

LE FIL DES KILOMÈTRES

CHRISTIAN GUAY-POLIQVIN

LE FIL
DES KILOMÈTRES

roman

PHÉBUS

© Éditions La Peuplade, 2013.

© Libella, Paris, 2015.

I.S.B.N. : 978-2-7529-1028-8

À Jean-Noël Poliquin

*c'est l'histoire d'un homme
qui veut revoir son père*

*d'un labyrinthe en ligne droite
et des paysages qui défilent*

*des maisons abandonnées
des milices aux bords des routes
des villes obscures*

*l'histoire de la fatigue et de la solitude
des fabulations, des rencontres et de l'alcool*

l'histoire d'un accident de voiture

1. Le labyrinthe

C'est un lieu plus vaste que toute vie humaine. On peut y errer pendant des années sans jamais repasser au même endroit. C'est un lieu où tout échappe à l'emprise des mains et du regard. Seule la fatigue accumulée permet de mesurer le chemin parcouru, le passage des heures. C'est un lieu sans repères, où l'oubli du monde extérieur est plus fort que toute mémoire. Les galeries, les salles et les intersections ont été construites de manière à confondre tout sens de l'orientation. Chaque couloir est imperceptiblement incurvé et l'arc de tous ces murs enchevêtrés suit la rondeur de la terre. Celui qui pense avancer en ligne droite trace de grands cercles concentriques. Celui qui fait demi-tour ne revient jamais sur ses pas.

2. La bête

Le centre du labyrinthe est habité par une bête. Une bête dont la patience fait trembler les mortels. Une bête qui attend la fin avec la force de ceux qui n'ont plus rien à perdre. Sa silhouette se fond aux ombres du décor. Son regard est éclatant comme un miroir. L'effet de surprise est le dernier soubresaut qu'elle accorde.

3. L'étranger

Un jour, aux portes du labyrinthe, un mercenaire venu de très loin prétend avoir l'étoffe d'un héros. Il est jeune et de complexion robuste. Ses yeux sont noirs et sa peau couleur du soleil.

Il dit à tous ceux qui veulent bien l'entendre qu'il se prépare à entrer dans le labyrinthe pour en ressortir vivant, les vêtements tachés du sang de la bête. Comme tant d'autres avant lui, il dit qu'il est capable de conjurer les mauvais sorts. De renverser le cours des choses.

D'une main, il tient une lourde épée de bronze, de l'autre, une bobine de fil rouge.

4. Le labyrinthe

Le jeune mercenaire s'engage dans les interstices du labyrinthe. Il avance lentement entre les murs serrés comme des ceillères. Derrière lui, à travers les méandres sans fin, le mince fil rouge marque pas à pas le chemin de son retour.

Par moments, le jeune guerrier sursaute. Il a l'impression d'entendre quelqu'un ou quelque chose qui avance dans un couloir adjacent. Chaque fois, il s'arrête, retient son souffle et scrute les alentours. Mais rien. Il ne s'agit que de l'écho de ses sandales de cuir qui rampe le long des murs.

Il sait qu'il chemine dans un lieu où les rencontres improbables doivent avoir lieu. Mais pour l'instant, le seul mouvement qui l'accompagne, c'est son ombre qui s'étire tranquillement sur le sol poussiéreux.

5. *Le labyrinthe*

La journée s'effiloche, la bobine de fil rouge se déroule tranquillement et la nuit finit par tomber d'un coup, comme une corde qui se rompt. Tapi dans l'obscurité caverneuse des dédales, le jeune mercenaire s'assoit en calculant chacun de ses gestes. C'est un chasseur à l'affût : dès qu'il tourne la tête, il s'attend à voir la bête sortir de la nuit pour fondre sur lui. Mais il s'agit d'une nuit sans yeux luisants, sans bruit de sabots et sans respiration qui accélère. Une longue nuit.

Partie I

KILOMÈTRE 0

Début de l'après-midi. Tout vient de s'arrêter. Plus un bruit. Il fait noir comme dans le ventre d'un moteur en panne. Mes pupilles se dilatent pour percer l'obscurité. Je dépose mes outils sur le plancher huileux et m'extirpe à tâtons de sous le camion.

Des voix s'élèvent dans l'ancre du garage. On s'étonne. On blague. On cherche une solution. Quelqu'un dit d'ouvrir la porte du hangar. D'autres insistent. On entend le déplacement lourd de quelques bottes de travail. Puis le bruit d'un coffre à outils qui se renverse. L'écho métallique se heurte au plafond avant de longer les murs et de ramper au sol.

Je reste adossé au camion que je réparais. J'agite la main à quelques centimètres de mon visage. Je sais qu'elle est là, mais je ne la vois pas. Normalement, après une coupure de courant, les génératrices prennent le relais. Mais il ne se passe rien.

La porte est coincée. Il faut être plus d'un pour la soulever. On avance prudemment, en cherchant des points de repère au travers de ce désordre fait de véhicules éventrés, de pièces mécaniques et de coffres à outils. À plusieurs, on arrive à forcer la porte. Elle grince sur ses rails pendant qu'une lumière grise et pluvieuse pénètre dans le garage. On se regarde. Nos visages, nos bras, nos vêtements sont sales. Comme d'habitude. On reste plantés là un instant, puis on sort chacun notre tour pour voir ce qui se passe.

Dehors, pas un son hormis celui de la pluie. Même le vrombissement insatiable de la raffinerie a cessé. Autour, aucun bâtiment ne semble plus avoir d'électricité. À l'avant de chacun d'eux, on voit des silhouettes en bleu de travail s'amasser et scruter les environs tout en restant à l'abri. Blottie dans l'entrée du garage, notre équipe n'échappe pas à la règle. Certains cherchent où regarder. D'autres parlent d'examiner les boîtes électriques. La majorité ne bouge pas. Attendre. Deux de mes collègues se sont assis sur des coffres et discutent de la suite des choses. Quant à moi, je me sens à ma place sous la corniche ; j'observe les trous d'eau se remplir en fumant une cigarette.

Plus loin, les contremaîtres font des allers-retours entre les bâtisses. L'un d'entre eux finit par venir nous informer qu'ils ont des ennuis avec le système d'appoint. Mais que la direction dit de rester en poste. Ça ne devrait pas durer longtemps. Silence. Il semble attendre un signe d'approbation. On hoche finalement la tête, alors il remonte le col de son imperméable et repart aussitôt. Quelques instants plus tard, trois véhicules de la compagnie passent en trombe devant le garage.

Un collègue s'approche de moi et pointe le bouquet de cheminées de la raffinerie. À travers le crachin, on dirait d'immenses colonnes qui soutiennent les nuages. Il me demande si je remarque quelque chose. Je le dévisage. Il me dit de regarder encore. Qu'on ne voit plus les flammes qui trônent là-haut jour et nuit. Je lui réponds que c'est la pluie qui nous empêche de les distinguer. Il se retourne vers les autres, mais personne ne lui accorde d'attention. On est tous trop occupés à attendre notre sort, cloués là par le poids de nos caps d'acier.

Le grondement des génératrices se fait soudainement entendre. De faibles faisceaux orangés percent à l'entrée des entrepôts. Une lumière de secours s'allume à l'intérieur du garage. Mais on discerne à peine le nombre de véhicules qui

y gisent. Je considère les traces d'huile sur mes mains, sous mes ongles. Pas question de se remettre au travail.

Un groupe d'une autre unité se presse vers le stationnement. Leurs habits sont détrempés et ils ont l'air d'une bande d'épouvantails en mouvement. On s'avance sous la pluie et on leur demande ce qui se passe. Mais ils ne s'arrêtent pas. Je hausse les épaules. On va nous dire de retourner chez nous.

On patiente encore. Puis on se consulte, on s'interroge et bientôt on parle d'autres choses. Il n'a pas beaucoup plu cet été. C'est vrai, mais quel été! Tout le monde acquiesce. Des journées chaudes à n'en plus finir et des nuits claires, lézardées d'aurores boréales. Du jamais vu, selon les nouvelles. Mais moi, je n'ai pas vu grand-chose de tout ça. Je scrute rarement le ciel. En plus, du village, on ne le voit pas vraiment. À cause des lumières de la raffinerie.

Une demi-heure plus tard, pendant que chacun rassemble ses affaires dans la pénombre, un fourgon de la compagnie circule entre les infrastructures du complexe pétrolier. Sur son toit, des haut-parleurs crachent un message en boucle. Tout n'est pas audible, mais l'essentiel ne fait aucun doute. Le système électrique est en panne. La production doit être interrompue pendant quelques heures. Tout sera réglé dès que possible. Demain. Pour l'instant, on peut rentrer chez nous.

Dans le stationnement, nous sommes des centaines à embarquer dans nos voitures avec un petit sourire aux lèvres. Ce sourire qu'affichent les enfants de la petite école quand on annonce une grosse tempête de neige.

KILOMÈTRE 0

Je coupe le contact et tire le frein à main. La pluie a déjà cessé. Je sors de ma voiture en me dépliant lentement, comme une paire de pinces rouillées. Autour, des rigoles de boue font leurs chemins entre les maisons mobiles. Je suis content d'avoir terminé plus tôt, mais je rentre sans énergie, les pieds lourds, vaseux. La porte-moustiquaire claque derrière moi. Je laisse des traces sur le plancher jusqu'à ce que je me penche vers le ventre vide du réfrigérateur, que je prenne une bière et que je me laisse tomber dans les profondeurs du divan. Une autre journée de faite.

Sur le coin de la table, le réveille-matin fait le guet en évaluant le poids de mes paupières. Il est quatorze heures trente-deux. Je tends l'oreille. Le bruit du réfrigérateur rôde dans la pièce. J'étire le bras vers l'interrupteur. Tout fonctionne. Tant mieux. Tant pis. Mes yeux se ferment lentement, ma bouche s'entrouvre comme si je m'apprêtais à dire quelque chose, puis mon cou se relâche.

J'écarte les paupières. Ma bière est restée bien ancrée entre mes cuisses. En prenant une grande gorgée, je me dis qu'à force de fixer le plafond je vais voir un relief y apparaître. Parfois, les ondulations du plâtre et des taches d'humidité se précisent. Les fissures forment des rivières, des routes, des centaines de chemins comme un réseau d'artères et de veines qui irriguent le gypse. J'arrive aussi à distinguer des

forêts, des lacs, et les petits rectangles des maisons. Chaque fois, on dirait la même carte routière.

Le ciel s'est dégagé et le soleil pénètre dans la pièce en s'accrochant au papier jauni du calendrier de la compagnie, au brun des murs et du plancher, au blanc sale de mes bras. Je me lève et vais à la fenêtre en me répétant que je devrais tourner les pages du calendrier. Cela fait plus de neuf mois que je n'y ai pas touché. À vrai dire, je devrais plutôt le remplacer. Dehors, la ville s'étend avec des allures d'immense chantier en désordre. Tout est en construction. Tout est en production. La population grimpe, mais elle n'est constituée que des travailleurs qui arrivent et repartent aussitôt leurs contrats achevés. Sauf quelques-uns qui décident de s'éterniser ici comme si plus rien n'existait en dehors de cette cité pétrolifère. Certains jours, quand le vent souffle, on entend le bourdonnement des camions, les claquements des pelles mécaniques et le rugissement des dinosaures de la raffinerie. Mais cet après-midi, rien.

KILOMÈTRE 0

Vingt heures dix-sept. Déjà. Fidèle à lui-même, le réveil me rappelle que je travaille demain. Et après-demain. Dix heures par jour, sept jours par semaine. Je prends une casserole qui était dans l'évier et la mets sur le feu. Avant de plonger les pâtes dans l'eau, j'observe longuement les petites bulles apparaître sur le fond métallique. On dirait des gouttes de sueur sur un front gris.

Le soleil refuse de se coucher. Une lumière jaune et fade s'étire sans fin sur les toitures avoisinantes et assèche le sol humide. Ici, même après la pluie, tout est sec et sans vie. Chaque voiture qui passe soulève un nuage de rouille. C'est le royaume de la poussière.

Ce sont les journées les plus longues de l'année. Il ne fait noir que quatre ou cinq heures par nuit. Et les nuits sont chaudes et collantes. Sans ciel et sans rêves.

C'est prêt. Je m'assois à la table en me disant qu'il faudra rattraper le temps perdu, demain, à l'ouvrage. Puis je me penche sur mon assiette, verse de la sauce tomate et mange en silence.

Je regarde ce lieu que j'habite comme un fantôme. Cette maison mobile parmi tant d'autres. Derrière la porte, les caisses de bières vides forment une pyramide. Mes vêtements sont disséminés sur le plancher. La vaisselle sale s'accumule sur le comptoir. Il y a aussi ce trou dans le mur, âgé de quelques mois, silhouette parfaite de mes jointures.

J'ouvre à nouveau le réfrigérateur, mais il n'y a rien de bien inspirant. Le réveille-matin indique vingt heures quarante-trois, le téléphone fait le mort et je n'ai plus de bière. Je jette mon restant de pâtes dans le plat du chat. Ça le changera des oiseaux qui s'assomment sur les baies vitrées. Je dépose mon assiette sur la pile de vaisselle puis me dirige vers la salle de bains.

L'eau coule sur mon corps sans rien nettoyer. Je dois frotter mes bras, mes mains, mes ongles avec une brosse et du savon abrasif pour enlever les taches d'huile et de graisse. Je sors de la douche et m'essuie avec une serviette encore humide de la veille. Dans la chambre, je trouve une paire de jeans et une chemise fripée. Je m'habille en vitesse, prends un peu d'argent dans ma réserve, compte mes cigarettes, évite le miroir et détail.